



Le dernier voyage des migrants mexicains. Ethnographie du retour des défunts

Françoise Lestage

► To cite this version:

Françoise Lestage. Le dernier voyage des migrants mexicains. Ethnographie du retour des défunts. Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien, 2008, 91, pp.131-147. halshs-00413003

HAL Id: halshs-00413003

<https://shs.hal.science/halshs-00413003>

Submitted on 2 Sep 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le dernier voyage des migrants mexicains¹

Ethnographie du retour des défunts

Françoise Lestage
Université de Paris Diderot-Paris 7 - URMIS

Résumé : Cet article propose une réflexion sur le retour au Mexique des migrants décédés aux Etats-Unis. Il retrace les étapes de leur voyage en narrant celui de la défunte Loyola de l'aéroport régional à la maison familiale au Mexique. Il évoque les acteurs qui participent à ce rapatriement (les Etats mexicain et étatsunien, les pompes funèbres et les familles) en mettant l'accent sur les modalités de réappropriation du mort par la parentèle résidant au Mexique.

Mots-clés : défunts – migrants – mexicains – rapatriement – funérailles-

Resumen :Este artículo pretende reflexionar sobre el regreso a México de los migrantes fallecidos en Estados Unidos. Cuenta las etapas del viaje al narrar el de la difunta Loyola desde el aeropuerto regional hasta la casa familiar en México. Alude a los actores que participan en la repatriación (los Estados mexicano y estadounidense, las funerarias y las familias) haciendo hincapié en las modalidades de reapropiación del difunto por los familiares que radican en México.

Palabras claves : difuntos – migrantes – mexicanos – repatriación - funerales

Abstract : This article intends to consider the return in Mexico of the migrants died in the United States. It draws the stages of their journey by telling that of the deceased Loyola from the regional airport to the family house in Mexico. It refers to the actors who participate in this repatriation (the Mexican and U.S. States, the undertaker's and the families) and emphasizes the modalities of reappropriation of the deceased by the relatives who live in Mexico.

Key-words : deceaseds – migrants – Mexicans – repatriation - funerals

Qui a vu le film *Les trois enterrements de Melquiades Estrada*² a été saisi par ce voyage réel et symbolique du cadavre d'un jeune migrant mexicain entre Texas (USA) et Coahuila (Mexique). Pour qui ne l'a point vu, voici l'intrigue en quelques mots : l'ami texan d'un migrant contraint le meurtrier, un garde de la police étasunienne des frontières, à ramener le mort envers et contre tout dans ce qu'il croit être son village d'origine. A cheval et à pied, à travers déserts et Rio Grande, ils s'affrontent et croisent d'autres personnages dans une errance initiatique. Ce périple du cadavre, de son meurtrier et de son ami reste pure fiction et ne repose, à ma connaissance, sur aucune vérité ethnographique. Pour rejoindre la terre où ils sont nés, les migrants mexicains défunts suivent un tout autre chemin, plus administratif, plus long, mais tout aussi semé d'embûches.

Des pompes funèbres étatsuniennes aux pompes funèbres mexicaines

Même s'il est éprouvant, le voyage de Melquiades Estrada depuis le Texas jusqu'à sa troisième tombe mexicaine dure à peine quelques jours. Ce n'est jamais le cas de celui des défunts de la vie réelle qui prend d'une semaine à plusieurs mois. Il faut en effet le temps des

¹ Je remercie le Licenciado Heladio Vasquez, propriétaire de l'entreprise de pompes funèbres La Purísima de Oaxaca (Mexique) et Araceli López Lázaro, de l'Instituto Oaxaqueño de Atención al Migrante.

² Titre original : « *The Three Burials of Melquiades Estrada* » (2005), réalisé par Tommy Lee Jones.

procédures administratives : le certificat de décès rédigé par le médecin, l'acte de décès rédigé par les autorités locales étatsuniennes et par le consulat mexicain, le certificat d'embaumement obligatoire pour le transport aérien, le certificat du département de santé publique étatsunien ; de nombreux documents passant entre les mains des fonctionnaires et des entreprises de pompes funèbres qui organisent le transport aux Etats-Unis et au Mexique. Ces dernières sont plus ou moins spécialisées dans les transferts des défunts : en 2007, l'entreprise *La Très Pure* (*La Purísima*, épithète qualifiant la vierge Marie) établie dans la ville de Oaxaca a procédé à 300 transports funéraires dont 248³ étaient des transferts de défunts de l'aéroport de Oaxaca à la maison familiale. Parmi eux, une grande majorité provenait des Etats-Unis (231)⁴ et quelques-uns (17) des Etats mexicains du nord du pays comme la Basse Californie (7) ou le Sonora (3).

Il faut aussi le temps du paiement des frais de transport. Collectée sur place, grâce à la collaboration des parents, amis et voisins, celle des églises et parfois des employeurs des défunts ou/et du consulat mexicain, la somme nécessaire est réunie en quelques jours⁵. Quand le financement vient de la famille résidant au Mexique, il est envoyé au consulat mexicain concerné par le Ministère des affaires étrangères ou par l'Etat fédéré, comme c'est le cas dans celui du Oaxaca qui a créé l'Institut d'Aide aux Migrants de l'Etat du Oaxaca (Instituto Oaxaqueño de Atención al Migrante, IOAM), dont le département juridique et administratif prend en charge les questions de transferts des migrants défunts⁶. L'IOAM se pose en intermédiaire entre le Ministère des affaires étrangères mexicain – et donc les consulats – les familles des défunts et l'entreprise mexicaine de pompes funèbres.

Quelle que soit la voie suivie, ce transfert d'argent connaît parfois des aléas. Ce que confirme la responsable du département d'aide juridique et administrative de l'IOAM lors d'une conversation en juin 2007. Elle y voit une difficulté majeure et fréquente : au moment où elle parle, elle est préoccupée par le cas d'un migrant décédé en avril, soit deux mois plus tôt, dont le cadavre se trouve toujours dans une entreprise de pompes funèbres étatsuniennes. La famille résidant à Oaxaca a payé depuis longtemps les frais de rapatriement via l'Institut d'Aide aux Migrants de l'Etat du Oaxaca qui a lui-même transmis ce paiement au consulat mexicain – situé en Floride. Pourtant ce dernier n'a toujours pas fait le virement à l'entreprise de transport. La famille, furieuse, rend régulièrement visite à la responsable du département juridique de l'IOAM qui n'a, dit-elle, aucun moyen de faire pression sur le consulat en question dépendant d'un autre niveau administratif, celui du Ministère des affaires étrangères de la république mexicaine.

Dans la fiction, le retour de Melquiades Estrada évite les démarches administratives des deux pays ainsi que l'ensemble du processus commercial qui implique entreprises de pompes funèbres et compagnies aériennes et qui insuffle son propre rythme au rapatriement du défunt. Pedro, décédé à San Diego, en Californie, est transféré jusqu'à un lieu-dit éloigné de l'état du Oaxaca⁷. A l'origine, le trajet d'une durée d'environ 72 h, était le suivant :

Départ de San Diego	Lundi 14 avril	22 h 30
Arrivée Atlanta	Mardi 15 avril	8 h 00
Arrivée Mexico District Fédéral	Mercredi 16 avril	12 h 35

³ 37 de femmes et 211 d'hommes (voir Annexe 1)

⁴ De 30 états différents, les plus nombreux provenant de Californie (76), soit presque un sur trois. Voir Annexe 2

⁵ Cf. Lestage, 2008

⁶ L'IOAM prend aussi en charge ce qui concerne les Mexicains condamnés et emprisonnés aux Etats-Unis

⁷ Municipale de San Sebastian Tecomaxtlahuaca, district de Juxtaluaca.

Arrivée Oaxaca	Jeudi 17 avril	16 h 30
Arrivée San Sebastian T.	Jeudi 17 avril	Vers 23 h -24 h

Pour un vivant, le voyage aurait été moins complexe et plus rapide car les cercueils n'empruntent pas tous les avions et peuvent séjourner plusieurs jours dans certains aéroports. Des parents de Pedro résidant en Californie sur son lieu de décès ont faxé le trajet prévu le mardi 15 avril 2008 à l'entreprise de pompes funèbres *La Très Pure* chargée d'aller chercher le cercueil à l'aéroport de Oaxaca afin de le transporter jusqu'au village du mort. Ils l'ont ensuite contrôlé par téléphone en appelant régulièrement l'entreprise de pompes funèbres mexicaine. A la date prévue pour l'arrivée du cercueil à l'aéroport de la ville de Oaxaca, un parent a téléphoné du village vers 15 h pour savoir si le cercueil était arrivé ; un autre de San Diego vers 18 h pour la même raison. Or le cercueil a été plus rapide qu'escompté : il est arrivé le matin à l'aéroport de Oaxaca et il en est reparti vers 10 h pour atteindre le village vers 16 h, sans créer la surprise grâce au suivi téléphonique des uns et des autres, mais sans accompagnateur familial présent.

La plupart du temps, les membres des familles accompagnent leurs défunts, soit en suivant leur cheminement par téléphone, comme on vient de le noter, soit en personne. Dans ce deuxième cas, un parent se déplace du village à l'aéroport ou à l'entreprise de pompes funèbres pour attendre le cercueil et escorter le défunt sur les derniers kilomètres, ou bien un parent voyage avec le défunt en avion depuis les Etats-Unis, parfois même plusieurs : un homme, décédé à Los Angeles, a été accompagné par son frère et un ami avec lesquels il partageait un appartement⁸. Mais il est rare que le ou les parents vivants coïncident avec le cercueil d'un bout à l'autre car ils n'empruntent jamais tout à fait la même route, pour des raisons propres aux compagnies aériennes. Certaines n'acceptent pas de transporter des cercueils et, quand elles l'acceptent, elles le limitent à quelques horaires et vols, compliquant l'organisation des obsèques pour la famille du défunt⁹.

Ainsi le cercueil de la défunte Loyola, née le 31 juillet 1980 à Santa Catalina M. dans l'Etat du Oaxaca au Mexique et décédée le 31 mars 2008 à Columbus, ville située dans le comté de Franklin en Ohio, est-il arrivé le lundi 21 avril 2008 au petit matin, à l'aéroport de la ville de Oaxaca. Il a ensuite été transporté dans la journée jusqu'au village d'origine de Loyola par l'un des corbillards de l'entreprise de pompes funèbres *La Très Pure* conduit par José Luis, chauffeur vacataire de l'entreprise depuis moins de deux mois, que j'accompagnais. Trois semaines se sont écoulées entre le décès de Loyola et son arrivée dans le village, presque un record de rapidité pour le retour d'un défunt. Son époux réside sur place aux Etats-Unis et il a pu suivre le processus de près. Pourtant, il n'a pas réussi à accompagner Loyola jusqu'au bout. Parti le samedi 19 avril d'Ohio, en même temps que le cercueil, il est finalement arrivé deux jours plus tôt que sa défunte épouse et n'a pas pu la rejoindre dans les dernières heures de son voyage, mal informé par les pompes funèbres étatsuniennes et la compagnie aérienne. C'est ainsi que j'ai pris sa place dans le corbillard, avertie tôt le matin de l'arrivée du cercueil que famille, pompes funèbres et responsable de l'IOAM attendaient depuis deux jours et qui a passé le week-end dans un dépôt d'aéroport.

⁸ Enquête Vallées Centrales du Oaxaca, San Lucas Quiaviri, juin 2007

⁹ Cette difficulté à coïncider semble être due à la distance et à la multiplicité des transports et des changements d'avion et on ne la retrouve pas dans d'autres rapatriements de défunts. Entre France et Tunisie, un vivant peut voyager assez facilement dans le même avion que le cercueil : en 1990, sur 91 cercueils, 51 étaient accompagnés sur le même vol selon Yassine Chaïb qui s'appuie sur les données d'une société de pompes funèbres (2000, p. 126).

De l'aéroport régional mexicain à la maison familiale : le voyage de la défunte Loyola

- Le transport

Vers 9 h du matin le cercueil de Loyola, José-Luis le chauffeur, et moi quittons l'aéroport en même temps qu'un autre corbillard de l'entreprise qui en possède cinq. Deux cercueils sont arrivés tôt le matin des Etats-Unis : l'un part dans la région Mixtèque, à environ 6 heures à l'ouest ; l'autre, celui de Loyola, part au sud à trois heures environ. Après plus de deux heures de voyage sur une route goudronnée traversant de petits agglomérations agricoles en direction de la côte Pacifique, nous quittons la voie principale pour suivre une petite route de campagne qui nous mène à un village coquet et bien tenu, au jardin municipal tiré au cordeau.

Une fois passé ce village, notre voiture emprunte un chemin empierré en lacets qui s'enfonce dans un paysage de buissons et de parcelles plantées de conifères, desséché par des incendies dont on voit les traces noircies sur les squelettes des arbres et par le manque d'eau, la saison des pluies commençant le mois suivant. Nous ne rencontrons que deux hommes et une femme poussant quelques chèvres devant eux, aucun véhicule ne croise notre route. Nous nous trompons à deux reprises, faute de panneaux pour indiquer les noms des localités aux carrefours et faute de passants pour nous renseigner. Ces erreurs inévitables retardent les retours car, comme me le raconte José-Luis, les chauffeurs n'ont pour toute information que le nom de la localité où vit la famille. Sans carte routière, sans numéro de téléphone, sans panneaux indicateurs et avec des noms de villages et de hameaux qui se ressemblent, les chauffeurs se perdent parfois et se trompent souvent, rallongeant le voyage des défunts sur les pistes en mauvais état qui traversent des régions rurales et montagneuses. José-Luis a fait récemment six heures de route supplémentaire à la suite d'un manque de précision sur la localité d'origine d'un défunt qu'il a transporté jusqu'au village San Juan X. alors qu'il s'agissait d'un San Juan N., tous deux situés dans la même région mixtèque.

Finalement, nous atteignons le village de Loyola peu avant midi. Il contraste avec le précédent. Ici, pas de rues cimentées ni de maison peintes ; les rues sont en terre et les maisons en torchis. Pas de jardin municipal ni d'éclairage public non plus. Cependant chaque maison a sa voiture, une camionnette, type *trailer*, cabine devant et plateau derrière. A plusieurs reprises nous interrogeons les habitants croisés dans les rues en demandant la maison de la famille de Loyola. On nous indique qu'elle se situe sur une hauteur accessible seulement à pied et qu'il faut nous garer dans un chemin en contrebas. Personne ne se presse autour du corbillard, ce que remarque à haute voix José-Luis, habitué à des accueils à chaque fois différents : parfois quelques parents attendent le mort, parfois deux cent personnes, parfois aucune comme ici.

- Les retrouvailles de Loyola avec sa famille

Au bout d'une dizaine de minutes, prévenue par celles et ceux à qui nous avons demandé notre route, une première jeune femme, la trentaine au plus, se précipite, suivie d'une autre puis d'une autre, puis d'hommes jeunes et moins jeunes jusqu'à ce qu'une vingtaine soient réunis autour du corbillard. Vêtues de jupes recouvertes de tabliers, les femmes portent les cheveux attachés en queue de cheval pour les jeunes ou tressés en deux nattes pour les plus âgées ; toutes sont très petites. Toutes les personnes réunies autour du cercueil parlent un espagnol incorrect, comme si c'était une langue étrangère ; des éléments habituellement considérés comme des marqueurs culturels de l'indianité. Nous n'en saurons pas davantage sur le village de la défunte, si ce n'est que ses habitants sont des paysans pauvres.

Hormis plusieurs sœurs de Loyola, la vingtaine de personnes réunies autour du corbillard font partie, pour la plupart, de la famille du mari. La mère de Loyola est elle-même décédée et son père, occupé à des travaux agricoles, n'est pas encore arrivé. Des femmes repartent pour aller chercher des bougies dans des pots en verre et de longs cierges et nous attendons qu'il y ait suffisamment d'hommes pour porter le cercueil jusqu'à la maison qui doit l'abriter pour la veillée. Pendant cette attente qui dure une vingtaine de minutes, nous découvrons pourquoi personne ne nous attendait. L'arrivée du cercueil était prévue dans le même avion que celui par lequel le mari de la défunte est venu d'Ohio avec son fils, un garçonnet de huit mois, il y a deux jours. Mais elle a ensuite été officiellement différée pour cet après-midi vers 16 h. Le père de Loyola a donc vaqué à ses occupations habituelles de paysan et l'époux de Loyola est parti ce matin avec sa mère au bourg le plus proche pour acheter des fleurs, de l'alcool et des bougies pour la veillée. Il comptait aller ensuite à Oaxaca pour accompagner son épouse sur le chemin du retour. D'où l'étonnement de tous et le manque de préparation.

Une des sœurs du mari, à peu près l'âge de la défunte (27 ans) nous raconte que sa belle-sœur laisse trois orphelins dont les deux petites-filles qu'elle entoure de ses bras, de huit et six ans. Elevées par leur grand-mère paternelle depuis le départ de leurs parents aux Etats-Unis deux ans plus tôt, elles n'ont pas revu leur mère depuis. Entretemps, un petit frère est né aux Etats-Unis, qu'elles ont découvert il y a deux jours à l'arrivée de leur père. Il est dans les bras d'une autre tante, en train de boire un biberon, indifférent à la douleur de ses grandes sœurs. Au bout de quelques minutes, la plus petite fond en larmes et se serre dans les bras de sa tante (la sœur de son père) ; puis, la plus grande aussi se met à pleurer. Pendant le transport du cercueil depuis le corbillard jusqu'à la maison sur la colline, les deux fillettes pleurent, accrochées toutes les deux à la même tante, qui essaye de les rassurer, entre ses propres sanglots, en leur disant qu'on ne les abandonnera pas, qu'on s'occupera d'elles, qu'elles ne s'inquiètent pas.

Six hommes sortent le cercueil de la voiture. Il est gris, d'une matière lisse et brillante, sobre et de belle qualité. José-Luis, le chauffeur, m'indiquera ensuite que la qualité du cercueil, l'état du défunt et le rythme de la procédure dépend beaucoup de la présence ou non de parents proches sur place aux Etats-Unis qui s'occupent de l'achat du cercueil, de la préparation du corps et des démarches à effectuer pour son rapatriement au Mexique. Il y a quelques semaines, alors qu'il ramenait dans son village d'origine un homme décédé lui aussi aux Etats-Unis, tous ont eu la surprise, en ouvrant le cercueil, de trouver le défunt complètement nu. La famille, très choquée, en particulier la mère du défunt, s'est mise à insulter le chauffeur. Lui n'a pas perdu son calme. Il a demandé si la famille connaissait quelqu'un aux Etats-Unis ; à quoi il lui a été répondu que non. C'est pour cette raison, a-t-il expliqué que le défunt a été mis nu dans le cercueil, parce qu'il n'y avait personne pour s'occuper de lui. José-Luis lui-même est rentré au Mexique il y a moins de quatre mois, après avoir passé seize ans aux Etats-Unis et il sait de quoi il parle. De plus, c'est un homme grand, sûr de lui, s'exprimant calmement, que l'on écoute. Il termine son récit en concluant que les parents du défunt ont finalement compris qu'il n'était pas responsable et ont cessé de l'insulter.

Alors que les six hommes soulèvent le cercueil de Loyola, ils demandent à José-Luis où se trouve la tête. Il leur répond de regarder et leur propose d'ouvrir le cercueil avec un cric si nécessaire. Le cercueil est déjà ouvert et plusieurs hommes regardent à l'intérieur. En aparté, je fais remarquer à José-Luis que c'est illégal. Il me répond que partout où il est allé jusqu'à maintenant, la famille veut voir le défunt¹⁰. Il les aide donc à ouvrir le cercueil quand il est

¹⁰ La crainte de recevoir un défunt qui n'est pas le sien est celle de toutes les familles endeuillées. Et les erreurs connues dans les envois des défunts font la une des journaux, comme ce fut le cas .

plombé. Certaines familles vont même jusqu'à déplacer le corps dans un cercueil qu'elles ont préparé pour le défunt. Toutes le veillent au moins vingt quatre heures, parfois deux ou trois jours.

D'après le certificat de décès rédigé par le médecin légiste aux Etats-Unis et traduit en espagnol pour le consulat mexicain, Loyola est décédée de « pneumonie tuberculeuse », « arrêt cardiaque » et « dysfonctionnement de tous les organes ». Dans les conversations de sa parentèle, personne ne connaît les causes du décès et personne ne semble s'en préoccuper. Une tante du mari qui marche à côté de moi pendant la montée vers la maison me commente – et se dit à elle-même – qu'ils étaient si contents quand ils sont partis, surtout Loyola, heureuse de partir avec son mari, déjà aux Etats-Unis. Il y a deux ans, il était venu chercher sa femme pour l'amener là-bas illégalement et rejoindre un de ses frères à elle, qui vit au même endroit. Du reste, le mari de Loyola y retournera une fois les cérémonies d'enterrement et de neuvaine terminées, « la nécessité », ajoute-t-elle.

On comprend bien que « la nécessité » pousse ces jeunes hommes et femmes de ce village ni pire ni mieux qu'un autre, où il y a probablement de quoi manger (on voit des champs de maïs, des chèvres), du bois pour faire la cuisine ou pour en tirer de l'argent, où personne ne meurt de faim, mais où les espoirs sont bien limités. Enfin le contraste de ce village avec le précédent, à environ une demi-heure de route, soit une douzaine de kilomètres, coquet, à la rue principale cimentée, aux bâtiments peints en blanc, aux luminaires de l'agglomération, prouve qu'il est possible de vivre mieux, plus commodément, très près d'ici.

- La procession jusqu'à la maison de la belle-famille de la défunte

Les six hommes portent donc le cercueil sur leurs épaules dans un sentier pentu et étroit où l'on ne peut pas se croiser. Deux femmes âgées – des tantes du mari – marchent devant avec les bougies et chantent des prières. Elles s'arrêtent et font arrêter à trois reprises la procession pour réciter une prière, notamment un je vous salue marie devant une petite statuette placée dans un creux du talus que je n'aurais pas vue sans cet arrêt. A chaque station, les hommes posent le cercueil à terre, soulagés de pouvoir se décharger un instant de leur fardeau.

Au bout d'une dizaine de minutes de marche, la procession arrive sur la propriété de la famille, toujours celle du mari de Loyola. Se trouvent là deux maisons : l'une, où l'on dépose le cercueil, est en briques d'adobe avec un auvent en bois où tous s'abritent. En face, à cinq ou six mètres de nous, une autre maison, faites de planches de bois et de bambous comme les maisons traditionnelles de la région, abrite une dizaine de femmes qui entrent et sortent avec des enfants, des parentes hébergées là. Venues de loin pour l'enterrement qui aura lieu demain après la veillée de cette nuit, elles s'activent autour de fourneaux.

Une fois le cercueil dans l'unique pièce de la maison, se pose la question de son installation. L'absence du mari et de sa mère, les deux personnes les plus importantes dans l'ordonnancement de la cérémonie, semble perturber le reste de la famille. Le chauffeur demande si on va le placer directement sur le sol et pas en hauteur. Apparemment, cela ne dérange personne – et paraît même tout à fait normal – de le poser à même le sol alors qu'habituellement, dans les familles citadines, le cercueil se trouve sur un piédestal que loue du reste l'entreprise de pompes funèbres avec un « kit-veillée » dans lequel sont inclus d'autres éléments : quatre chandeliers, quatre vases, placées aux quatre coins du cercueil, et un rideau pour accrocher le crucifix.

La maison comprend pour tout meuble une table, déjà ornée de quelques images saintes, qui va supporter l'autel. La petite dizaine de personnes ayant pris en charge le cercueil – les six hommes porteurs et les trois femmes d'âge mur qui priaient – s'interrogent sur la position du cercueil. Comment s'y prendre pour ne pas être gênés par le couvercle qui va rester ouvert pendant la veillée ? Plusieurs solutions sont envisagées : placer le cercueil contre un mur ; le mettre au milieu de la pièce ; l'ouvrir face à la porte ou pas. Le chauffeur José-Luis s'en mêle et donne son opinion, mais il abandonne vite. Le cercueil est déplacé à plusieurs reprises, ainsi que la table-autel. Finalement, il est posé sur le sol et laissé là en attendant le mari de Loyola et sa mère à qui les autres parents laissent la décision finale. Une femme dépose un vase rempli d'arums dans la pièce puis tous sortent sous l'auvent.

Accompagner le défunt : un devoir et un engagement

On apporte à José-Luis et à moi de petites chaises basses pour nous asseoir alors que tous les autres restent debout. Nous déclinons l'offre. Une tante du mari de la défunte nous offre à chacun une bouteille de coca. On veut aussi nous offrir des *taquitos*, des galettes de maïs fourrées de haricots et d'un peu de viande. Bref on nous traite comme des invités d'honneur. José-Luis, pressé de repartir, essaye d'obtenir une signature sur le document qui garantit qu'il a livré le corps de la défunte, un accusé de réception que lui a remis le patron de l'entreprise de pompes funèbres. Après discussion entre les présents, c'est finalement un homme d'une cinquantaine d'années, qui ne disait rien jusque là, frère de la mère du mari, qui va signer le document de remise du corps. L'impression se confirme que c'est à la famille du mari de se charger de la défunte. Il convient de voir là un des effets des règles de mariage dans les classes populaires au Mexique où, souvent, et notamment dans cette région, les jeunes épouses vont vivre sur le lopin de terre appartenant à la famille de leur époux, soit dans la même maison que leurs beaux-parents, soit dans une pièce séparée ou dans une maison séparée sur le même terrain. Si tout se passe bien avec le mari et la belle-famille, les événements de la vie de l'épouse ne concernent plus tant sa famille d'origine que sa belle-famille, comme cela se passe pour Loyola : les rituels, les frais liés au décès mais aussi l'émotion qu'il entraîne reviennent à la belle-famille quasi-exclusivement, puisque seul le père de la défunte va y participer. En acceptant le mariage, la belle-famille s'est engagée et a le devoir d'assumer cet engagement.

Engagement qu'elle a provisoirement et involontairement délégué à l'entreprise de pompes funèbres et qui pèse sur José Luis et moi. Nous prenons congé des tantes et oncles du mari de la défunte ainsi que de la sœur du mari. On nous serre la main, on nous remercie avec émotion. On nous montre de la gratitude parce que nous avons ramené Loyola chez les siens. C'est un cadeau plus qu'un service que nous leur avons rendu. Un cadeau au sens propre puisque le coût du transport depuis l'aéroport est pris en charge par l'Institut d'Aide au Migrant de l'Etat du Oaxaca. Un cadeau symbolique aussi qui fait de nous les responsables du transfert et de l'intégrité de la défunte : le chauffeur est censé savoir de quel côté du cercueil se trouve la tête ; on l'injurie quand le corps n'est pas présentable ; à l'inverse, quand le transfert se passe bien, il est récompensé et traité comme un hôte de marque. Les parents de Loyola nous montrent de la reconnaissance pour le soin que nous avons pris d'elle. Ils nous offrent boisson et nourriture alors que personne ne mange ni ne boit ; ils nous invitent à rester avec eux pour continuer à veiller la défunte, afin d'achever, en quelque sorte, ce voyage commencé avec elle et l'accompagner jusqu'au bout. Ceux qui ramènent le défunt chez lui endossent aux yeux de sa parentèle un rôle qui revient habituellement aux proches. Cet accompagnement suppose un engagement envers le défunt et sa famille qui va bien au-delà du service commercial rendu même si le chauffeur du corbillard qui en est l'instrument n'en a pas une conscience claire.

Se réapproprier le défunt

A partir du moment où le défunt a retrouvé son lieu d'origine et la maison familiale – ou celle de la belle-famille dans le cas de certaines défunt(e)s – sa migration est en quelque sorte annulée par la présence du corps, quel que soit le temps écoulé entre le décès et l'arrivée du mort. D'où l'importance d'ouvrir le cercueil et d'exhiber le corps que tous les témoignages recueillis attestent. Une fois le défunt replacé dans des conditions perçues comme habituelles (il est chez lui, entouré des membres de sa famille qui le pleurent) les événements vont alors suivre leur cours, c'est-à-dire la veillée du corps durant au moins vingt quatre heures, parfois deux ou trois jours¹¹, l'enterrement et le respect de la neuvaine qui le suit.

C'est par ces rites consacrés que les membres de la famille au Mexique – pères, mères, épouses et enfants – se réapproprient le mort selon les règles sociales en vigueur qui inscrivent le défunt dans un groupe familial : dans le cas de Loyola, il s'agit clairement de celui de sa belle-famille. La matérialité du cadavre « fait prendre conscience de la réalité de la mort » alors que « son absence ne fait que redoubler l'absence de la mort qui est déjà absence » (Thomas, 1985, p. 141) d'autant que pour les défunts décédés aux Etats-Unis s'y ajoute l'absence provoquée par la migration. Celle-ci est très variable selon les cas : dans notre enquête, au moment de leur décès, les défunts avaient quitté le pays soit quelques jours plus tôt, notamment ceux qui étaient morts en traversant la frontière, soit quelques années – comme Loyola – ou décennies auparavant : l'un des défunts était parti à l'âge de 20 ans, décédé à 35 ans, il n'était jamais retourné dans son village d'origine et n'avait jamais revu sa mère.

Pour les membres de la famille vivant au Mexique, la vie du défunt aux Etats-Unis reste une parenthèse inconnue, un mystère que nul n'essaye de percer. Ils ignorent souvent jusqu'au lieu exact de migration du défunt : dans leur bouche, « Los Angeles » ne fait pas référence à la ville mais sert de terme générique pour désigner la Californie ou les Etats-Unis. Et cela malgré les entretiens téléphoniques hebdomadaires entre les migrants et leurs familles. Selon les témoignages des uns et des autres, ces conversations n'abordent pas les questions graves – quand on peut les éviter – et n'approfondissent guère les questions du travail ou du logement des migrants de leur vivant. Les uns comme les autres taisent les événements qui pourraient être conflictuels ou inquiétants. A plus forte raison, les détails du décès et des jours qui ont suivi sont encore moins connus des familles au Mexique. Lors d'une enquête réalisée en juin 2007 dans la région des Vallées Centrales de Oaxaca qui consistait à interroger des familles de migrants décédés dans les dix dernières années sur la mort et le transfert du défunt, nous avons constaté que seuls celles et ceux qui avaient vécu aux Etats-Unis avec le défunt connaissaient les circonstances de son décès et les détails de son transfert puisqu'ils y avaient assisté. Pourtant, ils n'en avaient pas fait part aux membres de la famille restés au Mexique : la sœur d'un défunt ne savait pas que le transfert de son frère avait été payé par le patron du supermarché qui l'employait à Los Angeles, alors que le cousin, émigré au même endroit, m'avait raconté, une heure plus tôt, la mort et les détails du transfert du cadavre par le menu.

Souvent, dans les campagnes de l'Etat du Oaxaca, les membres de la famille au Mexique comblent cette ignorance de la vie étatsunienne et l'absence redoublée du défunt – celle de la migration puis celle de la mort – par des rites funéraires exacerbés. Quand il est décédé aux Etats-Unis et rapatrié dans son village, le défunt est en effet promené par les rues dans son cercueil – parfois un cercueil acheté spécialement par la famille au Mexique – à la vue de

¹¹ Ces données sont tirées de deux enquêtes de terrain réalisées dans les campagnes de l'Etat du Oaxaca où la pratique de la veillée funéraire est la norme.

tous alors qu'il ne s'agit pas d'une pratique généralisée. Seules les autorités locales ont droit à un tel rituel¹². On est loin de la mort « subite, inconsciente et discrète », de « ce parti-pris d'éclipser et d'escamoter » dont parle Louis-Vincent Thomas (1985, p. 23) à propos de l'attitude contemporaine face à la mort. Dans les campagnes du Mexique, la mort semble en effet « apprivoisée¹³ » car elle constitue un évènement plus public que personnel, auquel participe la famille élargie et les habitants de la localité, à la fois à travers la veillée et dans la promenade du cercueil du défunt. Pourquoi une telle emphase est-elle donnée aux obsèques des migrants ? S'agit-il de rendre des honneurs posthumes à des hommes et des femmes dont le prestige est dû à leur vie expatriée – et aux aides financières qu'ils ont pu apporter de leur vivant à leur famille et au village – ? Veut-on faire parcourir au défunt les rues de son village pour un dernier contact avec le lieu et ses habitants qui le saluent au passage ? Ou tient-on à signaler à tous cette mort au loin pour que chacun prenne ses dispositions et se protège comme le signalent A. Van Gennep et L-V Thomas¹⁴ ?

Cette réappropriation du défunt par sa famille au Mexique constitue parfois une deuxième série de rites, les obsèques ayant déjà été ébauchées avant le départ du cercueil pour le pays d'origine : avant que le cercueil de Jorge ne prenne l'avion pour Oaxaca, il est resté une semaine dans un funérarium à Los Angeles le temps de faire les démarches nécessaires, puis une messe d'enterrement a été dite en sa présence à l'église « pour la famille qui vit là-bas »¹⁵ ; des doubles obsèques avec un seul corps afin que tous puissent honorer et saluer le mort, notamment quand ses proches vivent tous aux Etats-Unis. Les doubles funérailles ne sont pas une pratique habituelle au Mexique mais un des effets de la dispersion des familles et des habitants des villes et villages mexicains dans plusieurs lieux de résidence et de travail. Comme tous les évènements familiaux dans les familles ayant au moins un migrant, le retour du défunt se trouve pris dans un double processus : celui de la multiplication d'un rite ou d'une pratique dans autant de lieux que de parents et celui d'échanges généralisés circulatoires entre membres de la famille dans tous les lieux de résidence au Mexique et aux Etats-Unis. On a vu que le transfert du défunt est suivi par fax et téléphone par les membres de la famille, à la fois ceux qui sont restés sur le lieu de décès aux Etats-Unis comme ceux qui accueillent le défunt sur sa terre natale au Mexique ; que l'époux de Loyola s'occupe des formalités aux Etats-Unis tout en s'accordant avec sa mère et les membres de la famille restés dans le village pour décider du lieu de la sépulture ; alors qu'il avait laissé ses fillettes à la garde de sa mère et de ses sœurs en partant avec son épouse pour les Etats-Unis quelques années plus tôt, il leur laisse cette fois la garde de la sépulture de son épouse. De même les vivants se séparent des morts dans les lieux de résidence des uns et des autres, soit en célébrant des messes simultanées¹⁶, soit en célébrant plusieurs obsèques. Bref, « l'espace » familial s'étend à tous les lieux de vie des membres, qu'ils se trouvent au Mexique ou aux Etats-Unis – devenant ainsi un espace familial transnational – et les relations familiales se maintiennent et circulent en parallèle et entre les différentes résidences.

La parentèle n'est pas la seule à se réapproprier le défunt. L'Etat mexicain cherche aussi à réinvestir les migrants de leur mexicanité en facilitant le rapatriement des cadavres comme je l'ai développé ailleurs¹⁷. J'ai souligné qu'en donnant aux défunts une place sur le sol national,

¹² Lucia Cruz, anthropologue à l'Instituto Oaxaqueño de Atención al Migrante.

¹³ Terminologie de Philippe Ariès qui qualifie ainsi l'attitude envers la mort durant le premier millénaire dans l'Occident chrétien (1977).

¹⁴ A. Van Gennep, 1981 (1909), p. 209 et suivantes ; L-V Thomas, 1985, p. 175.

¹⁵ Entretien San Lucas Quiaviri, Oaxaca, Mexique, juin 2007.

¹⁶ Cf. Lestage, à paraître en 2009.

¹⁷ Lestage, 2008, p. 217-228

l'Etat mexicain œuvre à la construction de la nation, tout comme il y travaille en conférant la double nationalité ou en facilitant l'investissement au Mexique de l'argent des migrants. Ainsi, ce que l'on pourrait prendre pour une affaire d'ordre strictement privé, actualisant les appartenances familiales et locales et séparant le mort des vivants, est étroitement encadrée par les Etats et passe par un grand nombre d'étapes publiques dans le pays d'origine et dans celui où a lieu le décès. Le retour du défunt donne donc lieu à une réappropriation institutionnelle, familiale et nationale. Il relève autant d'une question ontologique et généalogique que de la nécessité de rétablir un ordre familial, social et national momentanément troublé par une mort « mauvaise » car lointaine.

BIBLIOGRAPHIE

ARIES, Philippe, *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil, 1977.

CHAÏB, Yassine, *L'émigré et la mort*, EDISUD, Aix-en-Provence, 2000.

LESTAGE, Françoise, « Vivants et morts dans les migrations mexicaines : un système de relations inscrit dans la mobilité », L. Faret, G. Cortes, V. Baby-Collin, H. Guétat, *Migrants des Suds. Acteurs et trajectoires de la mobilité internationale*, IRD, Université de Montpellier, Presses Universitaires du Mirail (PUM), Toulouse, à paraître en 2009.

LESTAGE, Françoise, “Apuntes relativos a la repatriación de los cuerpos de los mexicanos fallecidos en Estados Unidos”, *Migraciones Internacionales*, vol. 4, n° 4, juillet-décembre, Mexique, 2008, p. 217-228.

LOMNITZ, Claudio, *Idea de la muerte en México*, México, Fondo de Cultura Economica, 2006.

MAPRIL José, “Aquí ninguém reza por ele! Tránsitos fúnebres o Bangladesh e Portugal”, manuscrit, 2008, 19 p.

THOMAS, Louis-Vincent, *Rites de mort. Pour la paix des vivants*, Paris, Fayard, 1985.

VAN GENNEP, Arnold, *Les rites de passage*, Paris, Picard, 1981 (1909).

ENTRETIENS

Licenciado Heladio Vasquez, patron de la Funeraria La Purísima, Oaxaca, Mexique.

José-Luis Merida, chauffeur vacataire de la Funeraria La Purísima, Oaxaca, Mexique.

Araceli López Lázaro, Département d'aide juridique et administrative, Instituto Oaxaqueño de Atención al Migrante (Institut d'Aide au Migrant de l'Etat du Oaxaca)

ANNEXE 1
LES RAPATRIEMENTS DES DEFUNTS DANS L'ETAT DU OAXACA (1999-2007)

Année	Hommes	Femmes	Total
1999	58	7	65
2000	98	33	131
2001	145	18	163
2002	174	32	206
2003	189	27	216
2004	175	37	212
2005	213	46	259
2006	198	42	240
2007	211	37	248
Total	1461	279	1740

Statistiques du Département d'aide juridique et administrative aux migrants, Instituto Oaxaqueño de Atención al Migrante¹⁸.

¹⁸ Je remercie la Licenciada Araceli Lopez Lazaro pour ces informations

ANNEXE 2
PROVENANCE DES DEFUNTS TRANSFERES
DANS L'ETAT DU OAXACA EN 2007

Etat de provenance	Hommes	Femmes	Total (par ordre décroissant)
Californie, USA	65	11	76
New Jersey, USA	16	7	23
Arizona, USA	14	3	17
Floride, USA	14	3	17
Caroline du Nord, USA	15	1	16
Oklahoma, USA	7	1	8
Alabama, USA	7		7
New York, USA	6		6
Géorgie, USA	6		6
Oregon, USA	5	1	6
Indiana, USA	5		5
Texas, USA	2	3	5
Mississippi, USA	4	1	5
Caroline du Sud, USA	3		3
Iowa, USA	2	1	3
Nevada, USA	3		3
Ohio, USA	2	1	3
Pennsylvanie, USA	3		3
Tennessee, USA	3		3
Washington, USA	3		3
Nouveau Mexique, USA	2		2
Michigan, USA	2		2
Wisconsin, USA	2		2
Illinois, USA	1		1
Maryland, USA	1		1
Massachussets, USA	1		1
Minnesota, USA	1		1
Utah, USA	1		1
Virginie, USA		1	1
Washington DC, USA	1		1
Basse-Californie MX	7		7
Sonora MX	2	1	3
Tamaulipas MX	2	1	3
Chihuahua MX	2		2
Coahuila MX		1	1
Sinaloa MX	1		1
TOTAL	211	37	248

Migrants décédés en tentant de traverser la frontière : 20 (13 hommes et 7 femmes)

Statistiques du Département d'aide juridique et administrative aux migrants, Instituto Oaxaqueño de Atención al Migrante.